

UNE «BLAGUE SICILIENNE»: SUPRÉMATIE MARITIME ET PRESTIGE DANS LA MÉDITERRANÉE AU XII^e SIÈCLE

OVIDIU CRISTEA

Dans un article sur les relations entre Byzance et Gênes pendant les règnes des deux premiers Paléologues, le Professeur Șerban Papacostea attirait l'attention sur un épisode remontant au temps de Michel VIII. A un moment donné, entre 1272 et 1275, un navire génois avait navigué par le Bosphore dans la mer Noire, sans faire escale à Constantinople pour rendre hommage au *basileus*. L'empereur fut vite à réagir. La flotte impériale se lança à la poursuite des Génois, et ceux-ci furent capturés et sévèrement punis¹. Le Professeur Papacostea en avait déduit que le châtement se devait au fait que les Génois avaient enfreint une pratique instituée par le fondateur de la dynastie des Paléologues, à une époque où Byzance, «s'efforçait de restaurer son droit éminent aux Détroits et en Mer Noire»² dans ses rapports avec les Génois.

Cette dernière observation introduit dans l'équation la question du prestige et, plus précisément, du rapport très étroit entre l'idéologie impériale et la suprématie maritime. Les sources du temps ont illustré maintes fois cette liaison indissoluble. «Qui a la mer comme allié?», se demandait le cnez Igor, selon l'ancienne chronique russe³; «aucun poisson n'y va nager sans la permission du Roi d'Aragon» précisait le chroniqueur catalan Bernat Desclot, et son compatriote, Roger Muntaner, y ajoutait que celui qui règne sur la Sardaigne devait régner aussi sur la mer. Sans épuiser les exemples, nous pouvons ajouter que les rois d'Angleterre s'intitulaient aussi «rois

¹ Șerban Papacostea, *Byzance et les Détroits sous les premiers Paléologues*, dans Idem, *La Mer Noire carrefour des grandes routes intercontinentales 1204–1453*, Institutul Cultural Român, 2006, pp. 70–71.

² *Ibidem*, p. 70. L'épisode a donné cours à des analogies avec une situation créée à peu près deux siècles plus tard Moldavie, pendant le règne d'Etienne le Grand. Voir le compte rendu publié dans «Studii și materiale de istorie medie» (SMIM), XX, 2002, p. 389 et une analyse plus ample chez Ștefan Andreescu, *Un nou act genovez cu privire la Ștefan cel Mare* (Un nouveau document génois concernant Etienne le Grand), dans Idem, *Izvoare noi cu privire la istoria Mării Negre*, București, pp. 87–92.

³ *The Russian Primary Chronicle*, traduit et édité par Samuel Hazzard Cross et Olgerd P. Sherbowitz-Wetzor, Cambridge Massachussets, 1953, p. 73.

des mers»⁴ et que même les princes de Valachie et de Moldavie ont pris soin de faire savoir que leurs possessions s'étendaient jusqu'au bord de la «Grande Mer»⁵.

Pour Byzance, une des questions qui se posent est à quelle époque la *thalassocratie* cessa d'être l'attribut du *basileus*. Sans essayer de donner une réponse tranchante à cette question, nous proposons dans les pages suivantes une interprétation à partir d'un texte qui suggère l'existence d'une relation indissoluble entre la suprématie maritime et le prestige impérial.

La source en question est l'histoire de Nicetas Choniates⁶, plus exactement le troisième livre traitant de la guerre entre l'Empire byzantin et le Royaume de Sicile. Le moment choisi est très significatif à plus d'un titre. D'une part, parce que sous le règne d'Alexios I^{er} Comnène, la flotte impériale a connu un certain sursaut de sa puissance d'autrefois. Hélène Ahrweiler a montré que la flotte impériale contrôlait les routes maritimes de manière effective, «*signe de la thalassocratie que Byzance exerce au début du XII^e siècle sur la Méditerranée orientale*»⁷; mais il

⁴ Tous ces exemples sont mentionnés et commentés brièvement dans l'étude de synthèse de Felipe Fernández-Armesto, *Naval Warfare after the Viking Age c. 1100–1500*, dans *Medieval Warfare. A History*, édité par Maurice Keen, Oxford University Press, 1999, pp. 242–243.

⁵ Détail remarqué par Dumitru Nastase, *Ștefan cel Mare împărat*, dans le vol. *De Potestate. Semne și expresii ale puterii în Evul Mediu Românesc (De Potestate. Signes et expressions de la puissance au Moyen Age Roumain)*, Iași, 2006, pp. 60–61 concernant la perte de Chilia et de Cetatea Albă par Etienne le Grand en 1484: «La perte du littoral moldave a été terrible par ses implications idéologiques. Avoir la mer sous contrôle était un attribut marquant du pouvoir impérial». Professeur Nastase donne un bon nombre d'exemples pris du Moyen Age roumain, qui renforceraient cette signification idéologique de la mer. D'autres arguments y ont été apportés par la suite, voir Ștefan Andreescu, *Politica pontică a Moldovei. Ștefan cel Mare și castelul Illice* (La politique pontique d'Etienne le Grand et le Château d'Illice), «*Revista istorică*» (RI), VII, 1996, pp. 511–520 et Maria Magdalena Székely, Ștefan S. Gorovei, *Maria Asanina Paleologhina. O prințesă bizantină pe tronul Moldovei* (Maria Asanina Paleologhina. Une princesse byzantine sur le trône de la Moldavie), Sfânta Mănăstire Putna, 2006, pp. 184–206, qui ont donné une nouvelle dimension aux relations entre la Moldavie et le Mangop et qui ont insisté, à juste titre, sur la portée de l'intention du prince moldave d'intégrer les métropoles de Gothie et du Cherson dans ses possessions.

⁶ Nicetas Choniates, *Grandezza e catastrofe di Bisanzio*, I. *Libri I–VIII*, introduzione di Alexander Kazhdan, testo critico e commento a cura di Riccardo Maisano, pp. 166–227 (cité en ce qui suit, Choniates).

⁷ Hélène Ahrweiler, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VII^e–XV^e siècles*, Paris, 1966, p. 195. Dans ses conclusions, l'auteur fait une analyse des actions militaires au temps de la première croisade et pendant les premières années suivantes. Les affrontements avec la flotte de Pise en route vers la Terre Sainte, s'étaient achevés en faveur de Byzance. Etant donné que la flotte byzantine interceptait les lignes de communication entre Sicile et la Principauté d'Antioche, Bohemund dut demander l'aide des Génois. Un an après l'échec des Pisans (1104), une flotte génoise levait l'ancre vers l'Orient, sans pouvoir pourtant empêcher les Byzantins d'assiéger Laodicée, de contrôler le littoral syrien et d'imposer leur autorité à Argyrokastron et à Tripoli. La paix signée avec Bohemund attribuait à Byzance la région littorale de la Principauté d'Antioche (voir *Ibidem*, pp. 193–194). Les conclusions de l'auteur cité seraient en contradiction avec la signature du traité de paix byzantino-vénitien pendant le même règne:

serait à voir si cette affirmation visant le règne d'Alexios I^{er} peut s'appliquer aussi aux règnes de ses successeurs, Jean II et Manuel I^{er}.

D'autre part, à cause des puissances maritimes italiennes en pleine ascension. Venise et, dans un moindre degré, Gênes ont pris part dans la dispute qui a opposé les Byzantins au Royaume de Sicile. Le jeu diplomatique des deux cités italiennes a beaucoup influencé le dénouement du conflit et, en certaine mesure, a préfiguré les évolutions à venir dans la Méditerranée orientale.

Enfin, puisque dans le fragment choisi de l'œuvre de Choniates la *thalassocratie* est liée de manière indissoluble au prestige impérial, tandis que la perte de la suprématie maritime pouvait mettre en danger l'Empire et, par conséquent, amener le déshonneur et la dérision pour l'Empereur⁸.

Le texte du chroniqueur byzantin indique deux obstacles entravant la suprématie navale byzantine. D'une part, l'étendue proprement dite de la mer et les dangers de la navigation, et d'autre part, la puissance maritime de Venise et du Royaume de Sicile. Le premier aspect tient d'une histoire de la perception de la mer au Moyen Âge, notamment des craintes et des fantasmes provoqués par son étendue apparemment infinie. Le texte de Choniates n'en fait pas exception, car le chroniqueur indique comme adversaires les courants adverses, les vagues géantes et les tempêtes qui vouaient à l'inactivité une flotte impériale qui aurait «fait trembler des géants»⁹. Ainsi, la tentative de débarquement en Sicile de Manuel I^{er} fut d'abord déjouée par des tempêtes ravageant la mer, par des vents violents, par le tonnerre et par des éclairs semant la terreur. Ensuite, lorsque le basileus voulut faire une nouvelle tentative, «la mer ne souffrit pas les navires, mais s'éleva et se mit à bouillonner dans ses profondeurs». Enfin, un dernier essai fut déjoué par des vents adverses faisant couler des navires, jetant d'autres sur la rive et éparpillant ceux qui restaient, l'Empereur même ne pouvant se sauver qu'avec grande difficulté¹⁰. Selon le chroniqueur, face aux déchaînements de la nature, il ne restait pas beaucoup à faire.

l'interprétation proposé par A.R. Gadolin, *Alexis Comnenus and the Venetian Trade Privileges. A New Interpretation*, dans «Byzantion», 42, 1981, pp. 171–185 comporte des nuances par rapport au point de vue traditionnel. Selon l'auteur cité, le traité offrait beaucoup d'avantages économiques à Byzance, qui s'était trouvée forcée de se procurer un partenaire commercial important, suite aux pertes des centres commerciaux d'Asie Mineure en faveur des Seldjucides.

⁸ Pour un exemple significatif en ce sens, voir Jean Kinnamos, *Chronique*, traduit par J. Rosenblum, Paris, 1972, livre I, chap. IX, p. 27 (cité en ce qui suit, Kinnamos). En parlant d'une des campagnes de Jean II Comnène, le chroniqueur observe: «Ainsi, la guerre d'Asie a beaucoup haussé la gloire de l'Empereur Jean, sauf l'expédition contre Néocésarée». Cette dernière remarque indique clairement le fait que tout échec, même si mineur, pouvait nuire à la réputation d'un commandant militaire.

⁹ L'expression est employée lorsque le chroniqueur décrit les préparations de guerre de l'Empereur contre Roger II, voir Choniates III, 3, 2, p. 176.

¹⁰ Choniates III, 8, 2, pp. 204–206; pour un récit similaire, voir Kinnamos III, 3, p. 73, qui précise qu'à l'origine il s'était agi de l'incompétence du commandant de la flotte qui avait fait jonction avec les troupes terrestres à un moment où la saison favorable s'était achevée. Le mauvais temps et une tempête violente avaient rendue impossible la traversée de l'Adriatique.

Par rapport au déchaînement de la nature, les forces humaines hostiles à l'Empire étaient un adversaire que le *basileus* devait affronter et vaincre¹¹. Le troisième livre de la chronique de Nicetas Choniates raconte l'affrontement entre la flotte byzantine et celle normande, avec la flotte vénitienne dans un plan second. Depuis le déclenchement des hostilités entre les Normands et l'Empire byzantin à l'époque d'Alexios I^{er}, Venise s'était trouvé impliqué dans une dispute ayant comme mise l'hégémonie dans l'Adriatique. La politique vénitienne dans une mer qui allait devenir par la suite le «Golfe de Venise» s'efforça de prévenir le contrôle des deux rives par la même force terrestre. Ce qui explique, au moins en partie, les oscillations vénitiennes pendant la guerre byzantino-normande. Si au temps d'Alexios I^{er} Venise s'était allié au Byzance afin d'empêcher l'institution d'une tête de pont normande sur le littoral balkanique de l'Adriatique, à l'époque de Manuel I^{er}, la politique ambitieuse du *basileus* visant la reconquête du sud de l'Italie sema sans doute de l'inquiétude dans le camp vénitien. Il faut ajouter aussi la tension survenue dans les relations des deux partenaires pendant le règne de Jean II, lorsque l'empereur avait refusé de renouveler les privilèges accordés par son père¹².

Ces aspects expliquent la position de Venise au moment du début des hostilités entre les Byzantins et les Normands en 1147¹³. Le commencement de la guerre est introduit par Choniates dans la narration après un récit sur la deuxième croisade et sur les problèmes engendrés par le passage des contingents allemands et français à travers l'Empire byzantin¹⁴. Après avoir mentionné l'arrivée des croisés à Coïlé-Syrie, le chroniqueur note que Manuel Comnène s'était mis à réfléchir sur la manière dont il allait punir les Normands¹⁵. Ceux-ci s'étaient rendus coupables de cruautés envers les Byzantins, ainsi que de la prise de l'île de Corfou. La raison de la conquête de cette position stratégique dans l'Adriatique par les sujets de Roger II avait été, selon l'historien byzantin, la suite d'un accord secret avec

¹¹ Comme suggéré par le chroniqueur dans le prologue du quatrième livre Choniates IV, 1, 1, p. 228, selon lequel on ne pouvait donc formuler des critiques à l'adresse d'un empereur qui avait lutté courageusement pour soumettre les ennemis de l'Empire.

¹² Ferdinand Chalandon, *Jean II Comnène (1118–1143) et Manuel I^{er} Comnène (1143–1180)*, Paris, 1912, pp. 156–158; Șerban Marin, *Un precedent al cruciadei a patra. Campania antibizantină a dogelui Domenico Michiel din 1122–1126 în reprezentarea cronisticii venețiene* (Un précédent de la quatrième croisade. La campagne contre Byzance du Doge Domenico Michiel de 1122–1126 dans les chroniques vénitiennes contemporaines), SMIM, XXIV, 2006, pp. 151–180; Paul Magdalino, *The Empire of Manuel I Komnenos 1143–1180*, Cambridge University Press, 1993, p. 35.

¹³ Donald Matthew, *The Norman Kingdom of Sicily*, Cambridge University Press, 1992, p. 267, qui passe en revue les sources narratives principales, byzantines et occidentales, traitant du déclenchement des hostilités. Pour une chronologie du conflit byzantino-normand, voir Paul Magdalino, *The Empire of Manuel I*, p. 56 et. sqq.

¹⁴ Pour la question de la seconde croisade et les rapports avec Byzance, voir F. Chalandon, *Jean II Comnène*, pp. 269–315.

¹⁵ Choniates emploie de terme de «Siciliens» (τους Σικελούς).

l'Empereur Conrad III¹⁶ ou le résultat d'une décision personnelle du roi de Sicile, qui avait essayé de tirer profit des difficultés causées à l'Empire par les participants à la deuxième croisade¹⁷. Jean Kinnamos nous donne un plus de détails; selon ce chroniqueur, à l'origine du conflit nous trouverions une ruse diplomatique de Roger II qui, dans le traité signé avec Byzance, aurait introduit une clause selon laquelle les deux souverains était «égaux en majesté». Cette stipulation aurait éveillé la colère du basileus, le poussant à considérer l'accord à peine signé comme frappé de nullité. En réplique, le Roi de Sicile avait fait construire une flotte avec laquelle il aurait attaqué les rives de l'Empire au même moment ou ce dernier devait faire face aux armées croisées¹⁸.

Venise rejoint le camp de Manuel Comnène à cause du danger posé par l'implantation des Normands à Corfou¹⁹. Mais cette option ne pouvait éliminer les tensions accumulées dans les rapports entre les alliés, tensions qui allaient éclater pendant les tentatives visant à récupérer l'île. Choniates décrit en grand détail le siège et les moyens divers mis en œuvre dans ce but. Le plus spectaculaire fut la construction d'une tour d'attaque géante, qui s'écroula pourtant juste au moment où les troupes impériales étaient sur le point d'entrer dans la ville. Cet échec, dans le récit duquel Choniates emploie toute une panoplie d'artifices rhétoriques, est suivi par la relation d'un nouveau «malheur déplorable». Le chroniqueur raconte un incident survenu entre les troupes byzantines et vénitiennes qui, malgré les efforts des deux commandants, s'amplifia et dégénéra en véritable conflit armé. Vaincus, les Vénitiens se retirèrent sur leurs navires d'où, sans se résigner avec la défaite, ils attaquèrent les navires byzantins, qui ont été capturés et brûlés.

Leur défi ne s'arrêta point ici. Ils ont embelli un des navires byzantins capturés avec de la pourpre et des étoffes d'or, et ont rendu hommage à un nain éthiopien. La farce a continué par le couronnement et par l'acclamation du nain comme empereur des Romains. Finalement le faux empereur a été porté en procession. «Ainsi», ajoute Choniates, «ils prirent en dérision les augustes cérémonies impériales et se moquèrent de Manuel, car il [= le faux empereur] n'avait pas les cheveux blonds de la couleur du blé, mais le teint basané, comme la mariée de la cantique, qui dit, je suis noire et belle, car le soleil m'a regardée»²⁰.

¹⁶ En réalité, l'Empereur allemand était l'ennemi de Roger II et la décision de partir en croisade avait éliminé le danger d'une attaque par Conrad III contre le Royaume de Sicile, voir F. Chalandon, *Jean II Comnène*, pp. 266–267; Donald M. Nicol, *Venezia e Bisanzio. Due città millenarie protagoniste della storia*, trad. Lidia Perria, Milano, 2001, p. 119.

¹⁷ Choniates III, 1, p. 166. D'autant plus surprenant la remarque de Paul Magdalino, *The Empire of Manuel I*, p. 51: «It is interesting and surely significant that no Byzantine source does imply that Roger was acting in league with crusading armies». Il est vrai pourtant que Nicetas Choniates emploie l'expression «à ce que l'on dit», ce qui donne à croire qu'il s'agissait de rumeurs circulant à l'époque.

¹⁸ Kinnamos III, 2, p. 70.

¹⁹ Donald Matthew, *The Norman Kingdom*, p. 267.

²⁰ Choniates III, 6, 3, p. 198; F. Chalandon, *Jean II Comnène*, p. 329, qui fait un commentaire de cette mascarade, trouve que par le choix d'un nègre les Vénitiens faisaient allusion au teint basané

Pour notre discussion, il est peu important si l'épisode est véridique ou non. Beaucoup plus importante est la manière dont la réaction des Vénitiens face à l'échec militaire de l'Empereur est illustrée par le chroniqueur. Même s'il ne l'affirme pas de façon explicite, le texte laisse entendre que le mécontentement des alliés de Manuel avait été provoqué par les échecs répétés des efforts à récupérer Corfou. Les défaites et la répression sanglante de la révolte des troupes vénitiennes exposèrent le basileus à un triomphe infamant. La moquerie fut le résultat du rapport de forces sur mer. Sur terre les troupes impériales avaient prévalu aisément, tandis que la confrontation maritime a montré la supériorité écrasante de Venise.

Cette situation explique aussi pourquoi l'Empereur laissa passer l'insulte, pour arriver à un accord avec les Vénitiens. Même s'il aurait pu châtier les «barbares», Manuel décida de remettre à plus tard sa vengeance, à cause des risques que celle-ci pouvait entraîner. Mais l'option prise pour le moment n'attisa point la colère de l'Empereur et, dans ce sens, Choniates introduit dans son récit un élément anticipant l'arrestation de tous les Vénitiens de l'Empire en 1171²¹.

Le texte concernant l'incident de Corfou n'est pas très explicite. Si l'on peut déduire la raison du mécontentement des Vénitiens, l'impuissance de la flotte byzantine face aux navires vénitiens reste difficile à expliquer. En plus, si les motifs poussant Manuel I^{er} à mettre un terme au conflit sont clairs, le comportement des Vénitiens est difficile à comprendre. Choniates raconte en grand détail l'éclatement et le déroulement de l'incident, mais il est très laconique quant à son dénouement. Il n'indique point les motifs poussant les Vénitiens à accepter d'arrêter le conflit et, ensuite, les Vénitiens disparaissent complètement dans la suite du récit.

Deux conclusions sont à tirer de ce fragment. D'une part, la disproportion apparente entre les dimensions de la flotte byzantine et son efficacité, et d'autre part, l'atteinte au prestige impérial que pouvaient porter les échecs militaires sur terre et sur mer.

Ces deux aspects se retrouvent aussi dans le récit du conflit byzantino-normand. La manière dont Choniates construit son texte montre la vulnérabilité de l'Empire face à une attaque venant de la mer. Le troisième livre commence et

de l'Empereur. Il est tout aussi probable qu'un Africain était un marginal par excellence, ceci mettant d'autant plus en évidence le caractère grotesque de la mise en scène.

²¹ Choniates III, 6, 4, p. 200; par opposition, les chroniques vénitiennes donnent l'impression que la mesure prise par le basileus a été tout à fait surprenante et sans justification. Pour l'analyse des sources narratives vénitiennes traitant de l'épisode de 1171, voir Șerban Marin, *Imaginea împăratului Manuel I Comnen în cronistica venețiană* (L'image de l'Empereur Manuel Comnène dans les chroniques vénitiennes), RI, XI, 2000, 1–2, p. 40. Certains chroniqueurs vénitiens (cité en p. 40, note 57) trouvent que l'Empereur aurait voulu sanctionner le refus de Venise de participer à la guerre contre le Roi de Sicile Guillaume I^{er}. Ainsi, même si l'on fait la connexion avec les Normands, il s'agit d'événements postérieurs au siège de Corfou.

s'achève avec les raids navals des Normands. La première partie est dédiée à Roger II, qui prit Corfou sans beaucoup de difficulté²² et pilla ensuite Thebes et Corynthe, en ramassant ainsi un butin énorme et en capturant un grand nombre d'artisans de ces centres renommés de la production de soie²³; suit le récit de la contre-offensive byzantine et du long siège mis à la citadelle de Corfou. Choniates essaie d'expliquer le contraste entre la rapidité de la conquête normande et la longueur du siège byzantin en appelant au thème de la trahison et en attribuant le succès de Roger II à la défection de la population locale. Pourtant – fait paradoxal – la récupération de l'île par les Byzantins se fit par une action tout à fait comparable. A la fin d'un long siège, qui ne manqua point de moments funestes pour l'armée byzantine, la position stratégique d'Adriatique fut récupérée grâce à l'intervention d'une faction pro-byzantine du camp des assiégés.

Enfin, la guerre byzantino-normande s'acheva avec un épisode qui, par ses implications, est très similaire au triomphe infamant mis en scène par les Vénitiens pendant le siège de Corfou.

L'événement eut lieu pendant que les Byzantins et les Siciliens essayaient d'arriver à la conclusion d'une paix. Selon Nicetas Choniates, les Normands n'étaient pas sincères et leurs intentions étaient celles du loup²⁴; arrogants et animés de rage, ils étaient prêts à reprendre les armes à tout moment, si l'occasion se présentait. En réalité, le responsable de l'échec des pourparlers semble avoir été l'Empereur byzantin. Ce dernier comptait sur une révolte des nobles siciliens dans un contexte très difficile pour le roi de Sicile; en effet, le refus du Pape Adrien IV de reconnaître Guillaume I^{er} comme successeur légitime de Roger II et, surtout, les bruits concernant une imminente action de l'Empereur allemand Frédéric I^{er} Barberousse contre le Roi de Sicile ont favorisé la révolte des nobles normands et, par la suite, l'excommunication de Guillaume I^{er} par le Pape²⁵. Manuel I^{er} ajouta à cette coalition de forces terrestres l'alliance avec les Génois, afin de faire accroître la pression maritime sur la Sicile²⁶.

²² A noter qu'en 1122 le conflit entre Venise et l'Empire byzantin a débuté par une attaque lancée par la flotte vénitienne contre cette île, voir Şerban Marin, *Campania* (La Campagne), p. 157; cette opération pourtant échoua.

²³ F. Chalandon, *Jean II Comnène*, pp. 319–320; pour l'attaque normande, voir aussi Donald Matthew, *The Norman Kingdom of Sicily*, Cambridge University Press, 1992, p. 226.

²⁴ Formule employée par Choniates et par des auteurs occidentaux. Ainsi, *Le Continuateur de Guillaume de Tyr* note que le maître du Temple aurait conseillé le Roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, de ne pas adopter la stratégie proposée par le Comte de Tripoli, car «son conseil n'estoit mie bon et estoit meslé de poil de loup», voir *La Continuation de Guillaume de Tyr (1184–1197)*, publié par Margaret Ruth Morgan, Paris, 1982, p. 45.

²⁵ Pour tous ces événements, voir Hubert Houben, *Roger II of Sicily: A Ruler Between East and West*, Cambridge University Press, 2002, pp. 166–168. Pour les préparations en vue d'une offensive allemande, voir aussi Donald Matthew, *The Norman Kingdom*, p.268.

²⁶ Hubert Houben, *Roger II*, p. 168.

Le roi normand riposta à cette offensive diplomatique par une alliance avec Venise, qui s'était distancé de Byzance après les incidents de Corfou, et avec la Hongrie, dont les actions militaires dans la région de Sirmium auraient pu entraîner l'écroulement des projets siciliens de Manuel Comnène²⁷.

C'est dans cette conjoncture très complexe qu'eut lieu, selon Choniates, une action navale sicilienne spectaculaire. Le Roi Guillaume I^{er} aurait ordonné au commandant de sa flotte, Maione de Bari²⁸, de sortir en mer 40 navires rapides et, de se diriger vers Constantinople. Là, Maione devait acclamer le Roi comme maître (*kyrios*) et empereur (*basileus*) de Sicile, d'Apoulie, de Capoue, de Calabrie et de toutes les régions et les îles avoisinantes; il devait ensuite insulter l'Empereur des Romains et, puis, de reprendre la route vers Sicile. L'ordre, selon le texte, fut accompli. Le commandant de la flotte normande doubla le Cap Malée, entra en mer Marmara et mit l'ancre devant le palais de Blacherne. Il tira des flèches dont les pointes en argent étaient recouvertes d'une grosse couche d'or et, d'une voix claire, il acclama le souverain, secondé par les voix des autres marins. Après cette démonstration de force, la flotte normande retourna au pays, et Choniates n'hésite point à comparer cette action avec la célèbre aventure des Argonautes²⁹.

L'événement semble avoir semé de la confusion et de la panique à Constantinople, d'autant plus que l'Empereur était absent. L'action comptait tous les éléments d'un véritable défi. L'attaque ne visait plus comme en 1147 une position stratégique (Corfou) ou des centres renommés pour leur richesse (Thebes, Corynthe), mais la capitale même de l'Empire; en plus, les navires siciliens avaient navigué aisément jusqu'à Constantinople, jusque devant le palais impérial même; l'agression avait été symbolique, puisque les flèches tirées avaient eu des pointes

²⁷ *Ibidem*, 167.

²⁸ Choniates, note 117, p. 586; les éditeurs notent que la flotte n'aurait pas été conduite par Maione (ou Maio) de Bari, le conseiller le plus notable du Royaume de Sicile et gouverneur de ce royaume pendant la maladie de Guillaume I^{er}, mais par le frère de ce premier, Stefano di Bari. En effet, la chronique de Romuald de Salerno indique ce dernier comme commandant de la flotte sicilienne, voir plus bas la note 29. Maio de Bari recevait en juin 1154 le titre d'*ammiratus ammiratorum*, et son frère Ștefan, celui de *magister capitaneus*. Pour le rôle de Maione di Bari, voir Hubert Houben, *Roger II*, pp. 157, 169 et sqq.

²⁹ Choniates III, 13, 12, p. 226. L'épisode est aussi raconté, avec plusieurs différences, par la chronique de Romuald de Salerno: «Non multo post tempore magnum stolium preparavit et ipsum cum Stephano ammirato in Romaniam misit. Qui ad Egrioum veniens, maximum stolium Emanueles imperatoris ibidem preparatum invenit. Cum quo viriliter decertavit et ipsum devicit, multos de Grecis cepit, stolium combussit, Egrioum et vicinas civitates expoliavit et sic victor in Siciliam rediit. Imperator autem cognoscens multos de suis a rege Sicilie captos, nec posce cum eo de pari contendere, missis frequentibus nunciis, cum rege concordatus est et pacis federa sunt hinc inde iurata». (Romuald de Salerno, *Annales* a. 893–1178, ed. Wilhelm Arndt, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum*, XVIII, Hanovre, 1866, p. 429). Selon cette source, il y aurait eut même une bataille navale soldée avec la défaite de la flotte byzantine, mais les navires siciliens n'auraient pas atteint Constantinople, mais seulement Negroponte. Ces différences ne diminuent aucunement la charge symbolique de Nicetas Choniates.

en argent soufflé d'or, et l'acclamation du souverain de Sicile avait été une geste visant à humilier Manuel d'avantage. L'acclamation de Guillaume comme maître de Sicile, d'Apoulie, de Capoue et de Calabrie était une offense portée au titre impérial byzantin, qui revendiquait explicitement l'autorité sur ces régions. Enfin, le fait que les Normands purent se replier tout aussi aisément rendait l'humiliation de Byzance d'autant plus grave, Choniates précisant que l'action avait fait accroître la gloire du Roi, qui la considéra un triomphe énorme. Par contre, Manuel prit l'événement comme une «blague» et laissa le Roi de Sicile se vanter avec un triomphe complètement inutile³⁰.

Comme dans le cas de l'affrontement avec les Vénitiens à Corfou, Manuel Comnène laissa passer une offense qui, selon le chroniqueur, avait semé de la confusion dans la capitale. Il est difficile à croire que l'on pouvait prendre pour une simple blague une expédition menée jusque devant les fenêtres du palais impérial, et il est plutôt à croire que le manque de réaction de la part du *basileus* se devait à l'impuissance de la flotte byzantine. Comme dans le cas des événements de Corfou, le contrôle de la mer semble avoir été un véritable talon d'Achille pour Manuel I^{er}. Même si les empereurs de la dynastie des Comnènes avaient été capables de mobiliser des flottes importantes du point de vue numérique, l'impression générale serait que ces leurs escadres furent peu efficaces. Selon l'historien tchèque Oldrich Tuma, l'avantage des Occidentaux sur mer avait eu à l'origine une conception stratégique différente. Si les Génois, les Vénitiens et les Pisans se sont efforcés d'obtenir des positions-clés et d'assurer la protection des routes maritimes, les Byzantins ont utilisé la flotte de guerre pour défendre un espace maritime dans son ensemble. Cette vision s'avéra très coûteuse et illusoire par rapport aux possibilités techniques des embarcations de l'époque³¹.

Les épisodes cités montrent les difficultés de Byzance sur mer, ainsi que de son prestige ébréché symboliquement par la perte progressive de la *thalassocratie*. Même si Manuel I^{er} disposa des moyens nécessaires pour faire construire une flotte et qu'il y fit bâtir un nombre important de navires, Byzance se trouva mise en difficulté face aux puissances maritimes occidentales. Dans la suite des événements, les épisodes normands préfigurèrent les évolutions ultérieures sur mer.

³⁰ Ces nombreux historiens trouvent que Choniates fait une erreur de chronologie en attribuant une attaque menée par Georges d'Antioche, pendant le règne de Roger II, à Maio de Bari et à Guillaume I^{er}. Voir par exemple, Paul Magdalino, *The Empire of Manuel I*, p. 57 note 105; nous trouvons qu'une opinion pareille ne peut être soutenue pour les motifs invoqués par F. Chalandon, *Jean II Comnène*, p. 377; il est difficile à comprendre comment on aurait pu confondre Maio de Bari avec Georges d'Antioche. On peut ajouter aussi l'argument que l'attaque normande est mentionnée aussi par Romuald de Salerno. Même si admettant que Nicetas Choniates se trompe l'importance du passage consiste dans la tentative de souligner que Manuel I^{er} n'était plus capable de riposter de manière efficace dans le cas d'une guerre maritime.

³¹ Oldrich Tuma, *The Puzzle of a Decline and a Rise: The Byzantines and the Italians on the Sea*, „Byzantinoslavica”, 54, 1993, pp. 53–57.

Il est difficile à savoir si, comme le dit Choniates, Manuel I^{er} prit l'épisode comme une blague, mais ses actions ultérieures ne semblent pas suggérer qu'il en aurait tiré les conclusions qui s'imposaient. Ainsi, s'il n'oublia pas son humiliation par les Vénitiens à Corfou, il est tout aussi vrai qu'il déclencha en 1171 les hostilités contre Venise sans faire pourtant des changements structurelles au niveau de la marine de guerre. Par contre, son recours aux puissances maritimes italiennes, Gênes et Pise, adversaires de Venise, indique plutôt que le *basileus* était parfaitement conscient de son désavantage.

ÉPILOGUE

Les épisodes survenus au temps de Manuel I^{er} ont un correspondant dans la période des Paléologues, plus exactement au temps d'Andronic II. Si dans l'exemple cité par le Professeur Șerban Papacostea, Michel VIII avait réussi à s'imposer devant les Génois, il est à souligner que cet épisode fut une exception. Les efforts mis par Michel VIII menés à renouveler la puissance maritime de Byzance ont donné peu de résultats³² et, au temps de ses successeurs, le déclin maritime devint irréversible. L'incapacité de la flotte byzantine de tempérer l'agressivité des Génois en mer Noire³³ mena à l'impossibilité d'assurer la défense face aux actions d'une flotte hostile, après la décision mal inspirée de renoncer à la flotte de guerre.

Par conséquent, samedi, le 21 juillet 1302, une flotte vénitienne de 20 navires commandée par Belletto Giustinian pénétra aisément dans la Corne d'Or et jeta l'ancre sous les remparts du palais impérial. Ensuite, sous les regards impuissants du *basileus* Andronic II, les Vénitiens pillèrent les périphéries de Constantinople, en prenant un lourd butin et en obligeant l'empereur de capituler. L'épisode mis fin à la guerre entre Venise et Byzance, dont les conséquences politiques, militaires et économiques ont été analysées par les historiens³⁴. Selon Georgios Pachymeres, qui raconte l'épisode³⁵, l'attaque avait été donnée en réplique à l'implication de

³² Pour un plus de détails, voir Hélène Ahrweiler, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VII^e-XV^e siècles*, Paris, 1966, pp. 344-351.

³³ Texte, traduction et commentaire chez Angeliki Laiou, *Monopoly and Privilege: The Byzantine Reaction to the Genoese Presence in the Black Sea*, dans le vol. *Oriente e Occidente tra Medioevo ed eta moderna. Studi in onore di Geo Pitarino*, a cura di Laura Baletto, II, p. 677.

³⁴ Raymond J. Loenertz, *Notes d'histoire et de chronologie byzantine*, „Revue des Etudes Byzantines” (REB), 17, 1959, pp. 158-162, dédiées à l'épisode de 1302; Angeliki E. Laiou, *Constantinople and the Latins. The Foreign Policy of Andronicus II (1282-1328)*, Cambridge Massachusetts, 1972, pp. 101-114; Șerban Papacostea, *Byzance et les Détroits*, p. 64-78; Donald M. Nicol, *Venezia e Bisanzio*, pp. 284-285.

³⁵ Georgios Pachymeres, *De Michaele et Andronico Palaeologis libri tredecim*, ed. Immanuel Bekker, Bonn, 1885, vol. II, p. 322-327.

Byzance dans la guerre entre Gênes et Venise, du côté de la République ligure, et surtout à la décision de l'Empereur de confisquer les biens des marchands vénitiens. Le chroniqueur y ajoute que les Byzantins n'avaient pas pu contrecarrer l'attaque à cause du fait que leur flotte de guerre avait été désaffectée, et que même on avait abandonné un plan d'attaque des galères vénitiennes à partir d'un pont de bateaux, que l'on aurait pu faire construire à travers la Corne d'Or. Le récit parle de la cruauté des attaquants et de l'impuissance des victimes, et semble suggérer qu'au delà des pertes humaines et matérielles, Andronic II souffrit une grande perte de prestige. Si les Vénitiens ont mis au feu aux alentours du palais, précisait Pachymeres, ce fut «non pour causer des pertes, mais par moquerie et pour faire injure»³⁶. Nikephor Gregoras présente les événements de la même façon. Selon lui, lorsque les Vénitiens comprirent qu'Andronic II refusait de leur rétrocéder les biens séquestrés au début du conflit, ils commencèrent à bafouer le pouvoir des Byzantins. Le chroniqueur insiste à son tour sur le détail, en apparence peu significatif, d'un tas de céréales que l'on incendia dans le seul but de se moquer du basileus et de l'humilier³⁷. Gregoras y ajoute que le vent, soufflant ce jour-là du côté du nord, poussa toute la fumée vers le palais impérial, en exacerbant ainsi le sentiment de désespoir et d'impuissance d'Andronic II.

Malgré les différences de style et de détails, les deux historiens byzantins arrivent à la même conclusion: la décision d'abandonner la flotte de guerre avait été néfaste et avait exposé l'Empire aux attaques et à la dérision. N'ayant plus de contrôle sur la mer, attribut impérial par excellence, Andronic II dû s'incliner devant les conditions de Venise et le traité qu'il signa, tel que remarqué par Șerban Papacostea dans l'article cité plus haut, marqua la fin de la période pendant laquelle Byzance avait assumé pour une dernière fois le rôle d'arbitre des Détroits. Malgré les tentatives de récupérer ce rôle par l'intermédiaire des Catalans de Roger de Flor³⁸ et les efforts entrepris par Andronic III³⁹ et Jean VI Cantacuzène⁴⁰, l'Empire byzantin ne redevint jamais une puissance maritime importante.

³⁶ *Ibidem*, p. 323.

³⁷ Nikephor Gregoras, *Byzantina Historia*, cura Ludovici Schopeni, I, Bonn, 1829, chap. VI, 11, p. 209; voir aussi la traduction en allemand du texte de Nikephoros Gregoras, *Rhomäische Geschichte*, I, Stuttgart, 1973, herausgegeben von Peter Wirth und Wilhelm Gessel [Bibliothek der Griechischen Literatur – 4]; Gregoras emploie le verbe *κατερώνενομαι*, qui a le sens de railler, se moquer, ironiser, et les noms *παϊδια*, avec le sens de raillerie, moquerie, et *Χλεύη*, qui a un sens similaire. L'éditeur allemand du texte a employé les termes *Spiel* and *Verspottung*.

³⁸ Ovidiu Cristea, *Strâmtoarele la începutul veacului al XIV-lea: episodul catalan (1303–1329)* (Les Détroits au début du XIV^e siècle: l'épisode catalan, 1303–1329), dans le vol. *In honorem Ioan Caproșu. Studii de istorie*, édité par Lucian Leuștean, Maria Magdalena Székely, Mihai-Răzvan Ungureanu, Petronel Zahariuc, Iași, 2002, pp. 72–94.

³⁹ Ursula Victoria Bosch, *Kaiser Andronikos III Palaiologos. Versuch einer Darstellung der byzantinischen Geschichte in den Jahren 1321–1341*, Amsterdam, 1965, pp. 112–118.

A part les conséquences politiques et militaires dérivant de ce statut, très significatif nous paraît l'accent mis par Pachymeres et Gregoras sur la perte de prestige que l'attaque de 1302 amena sur Byzance. Il serait intéressant de savoir si les protagonistes de cette attaque regardaient les choses de la même façon; malheureusement, il serait difficile de donner une réponse catégorique à cette question. Le petit nombre de textes narratifs vénitiens comportent de nombreuses inadvertances⁴¹, ou racontent l'épisode de manière laconique. Nous retrouvons un plus de détails dans le texte publié par Raymond J. Loenertz, notamment un fragment d'une chronique vénitienne rédigée en latin, qui présente l'entreprise de Belleto Giustinian comme une réplique aux injustices quotidiennes auxquelles l'Empereur soumettait les Vénitiens. Le texte offre ensuite une perspective sur les événements similaire à celle que l'on retrouve chez les historiens byzantins, mais sans insister sur le problème de la dérision⁴². Selon ce texte, l'attaque vénitien de 1302 avait été une action voué à protéger les intérêts vénitiens en Romanie, tandis que pour les sources byzantines citées plus haut, l'attaque de Belleto Giustinian avait été une nouvelle humiliation s'ajoutant à la série de désastres militaires de l'époque d'Andronic II.

Dans tous les textes présentés, la question du prestige apparaît donc comme une question extrêmement sensible pour un souverain. L'impossibilité de contrecarrer une attaque maritime avait contraint Manuel I^{er} Comnène, tout comme Andronic II, à capituler devant les adversaires. Dans les deux cas, les chroniqueurs y ont décelé des signes annonçant d'autres malheurs à venir. La seule différence serait dans les moyens dont les deux empereurs disposaient: Manuel I^{er} avait encore une flotte de guerre, même si nettement inférieure par rapport aux flottes occidentales, tandis qu'Andronic II y avait renoncé complètement, à cause des coûts d'entretien immenses, s'étant aussi rendu compte de l'inefficacité de la marine byzantine.

⁴⁰ Kostas P. Kyrris, *John Cantacuzenos, the Genoese, the Venetians and the Catalans (1348–1354)*, «Byzantina», 4, 1972, pp. 332–356.

⁴¹ Ainsi, la chronique attribuée à Niccolo Trevisan (Biblioteca Nazionale Marciana, mss. it. VII, 519 (8438) = microfilm pos. 164), f. 70 identifie le commandant vénitien comme étant Benedetto Giustinian et l'empereur byzantin, Manuel Paléologue.

⁴² R.J. Loenertz, *Notes d'histoire*, doc. 5, p. 162.